

Un héros qui refuse d'être oublié

1. L'exploit de Julien

Ce lundi, le vol Air France 7663 avait décollé de Marseille exactement à l'heure, ce qui était rare. L'avion avait rapidement atteint son altitude de croisière d'environ 10 000 mètres. La durée de vol prévue était d'une heure et vingt minutes, avant l'atterrissage à Orly.

Julien Martin, ingénieur informaticien, fan d'aéronautique, 63 ans, récemment retraité et tout aussi récemment divorcé, s'était rendu à Marseille pour rendre visite à son fils qui habitait Cassis. Il s'en retournait maintenant à son domicile, à Massy, au sud de Paris.

Assis dans la rangée 8, près de l'allée, Julien s'étonnait : l'avion avait décollé depuis un peu plus d'une heure, la descente aurait dû commencer et l'avion continuait sa route sans changement.

En penchant la tête, il vit une hôtesse, qui s'était présentée comme la cheffe de cabine, sortir du poste de pilotage avec une expression hagarde et se précipiter vers une de ses collègues. Les deux femmes échangèrent quelques mots et l'autre hôtesse entra dans le poste de pilotage pour en ressortir rapidement l'air apeuré. Après avoir appelé la troisième hôtesse et le steward à la rejoindre, un long conciliabule se tint à l'avant de la cabine.

Puis la cheffe de cabine s'empara du micro :

« Mesdames, Messieurs, ceci est une annonce, euh, importante. Y a-t-il à bord une personne qui, euh, ait de bonnes notions de pilotage ? Si oui, qu'elle se fasse connaître auprès du personnel de bord. Ladies and Gentlemen, ... »

Avant même que la traduction en Anglais soit terminée, la plupart des passagers s'entre regardèrent interloqués et inquiets. Autant l'appel à un « médecin à bord » paraissait logique quand un passager faisait un malaise, autant l'appel à un pilote paraissait surprenant : n'y avait-il pas un commandant de bord et un copilote que les passagers avaient entraperçus en montant à bord, la porte du poste de pilotage étant ouverte. Ce même commandant de bord qui avait fait deux annonces, l'une pour donner la bienvenue et annoncer le décollage, l'autre pour dire que l'avion avait atteint son altitude de croisière et donner la météo – médiocre : pluie et vent - à Paris.

Personne ne réagissant à la demande, au bout de quelques secondes, Julien leva la main. Le steward se précipita vers lui et lui demanda de l'accompagner à l'avant de la cabine.

- Monsieur, lui dit la cheffe de cabine, nous avons un gros problème. Le commandant de bord et le copilote ont fait un malaise et sont tous les deux évanouis. Le pilote automatique est enclenché et nous volons vers

le nord. Il semble que nous avons dépassé le point où nous aurions dû commencer la descente : la radio branchée sur haut-parleur dans le poste de pilotage demande des explications sur notre route qui s'écarte du plan de vol... Pensez-vous que vous pourriez faire quelque chose ?

- Je vais essayer de voir ce que je peux faire, répondit Julien.

Julien pénétra dans le poste de pilotage. Il vit le commandant de bord allongé sur le sol et le copilote attaché sur son siège. Tous les deux semblaient respirer avec difficulté et gémissaient doucement.

Julien se glissa sur le siège gauche, celui du commandant de bord, et se saisit du micro qui était posé sur un rebord à gauche du siège. Le haut-parleur répétait en boucle : « Air France 7663, vous ne respectez pas le plan de vol. Air France 7663 répondez. »

Julien appuya sur le bouton situé sur le côté du micro et dit :

- Mayday, Mayday, ici Air France 7663.
- Ici contrôle aérien Orly. Que se passe-t-il ?
- Les deux pilotes ont été victimes d'un malaise et ne sont pas en état de piloter. Je suis Julien Martin, un passager avec quelques notions de pilotage. L'avion est en pilotage automatique. Si je lis bien le tableau

de bord nous volons au cap 330 à une altitude de 33 350 pieds.

Un silence d'une dizaine de secondes suivit.

- Monsieur Martin, connaissez-vous bien les commandes de cet Airbus 320 ?
- Non, pas du tout. Mais si vous trouvez un pilote qui connaisse bien l'A320, il pourrait me guider à distance pour que je fasse les manœuvres nécessaires. Je sais que cet appareil dispose d'une fonction d'atterrissage automatique.
- Euh... Je vais voir. En attendant ne touchez à rien.

L'avion poursuivait sa route, en gardant son cap et son altitude, survolait Paris et continuait en direction du nord-ouest.



Julien attendait en regardant le tableau de bord, impressionné par le nombre d'instruments, d'écrans numériques, de cadrans, de boutons, d'interrupteurs...

Il se demandait avec appréhension s'il saurait trouver et manipuler les bonnes commandes, même avec l'aide à distance d'un pilote expérimenté.

- Monsieur Martin, pourriez-vous changer la fréquence radio et passer à cent vingt-trois, vingt-cinq pour entrer en contact avec l'approche Orly où un pilote d'A320 se tient aux côtés du contrôleur de navigation ?
- Euh... Je regarde où se trouvent les réglages radio.

Julien se pencha sur le tableau de bord et chercha longuement. Finalement, sous le plus grand écran il vit une rangée de huit cadrans avec des chiffres comme 113.90 ou 124.05, qui ressemblaient à des fréquences radio. Entre les deux premiers cadrans en partant de la gauche il put lire NAV1 ; NAV2 entre les deux suivants ; COMM1 entre les deux suivants et COMM2 entre les deux derniers. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que c'était du côté des COMM qu'il fallait chercher pour entrer en contact avec les personnes indiquées. Julien tourna le bouton marqué COMM1 ACTIVE jusqu'à atteindre 123.25. Le haut-parleur de la cabine s'anima immédiatement :

- Air France 7663, m'entendez-vous ? A vous... Air France 7663, m'entendez-vous ? A vous... Air France 7663, m'entendez-vous ? A vous...
- Ici Air France 7663, Julien Martin, je vous écoute.
- Ici Paul Benoit, commandant de bord et instructeur sur A320. Je vais vous guider jusqu'à l'atterrissage à Orly. Nous venons de recalculer votre plan de vol afin de vous permettre de vous poser dans les meilleures conditions possibles. Dans trois minutes, je vous demanderai de changer de cap. Savez-vous où régler le cap ?
- Ben, non.
- Regardez au milieu le haut du tableau de bord. Il vous faudra en premier lieu désactiver le pilote automatique en baissant l'interrupteur qui se trouve à gauche où il est écrit CMD en lettres majuscules. Vous voyez cet interrupteur ?

- Oui.
- Bien. Ensuite vous tournerez le bouton qui se trouve sous l'indication HGD pour afficher 260 au lieu de 330. Vous voyez ce bouton ?
- Oui, répondit encore Julien, qui commençait à reprendre confiance.

A ce moment, la cheffe de cabine passa une tête dans le poste de pilotage :

- Beaucoup de passagers sont très nerveux. Puis-je faire une annonce pour les rassurer ?
- Oui, répondit Julien avec une feinte assurance, dites-leur qu'avec l'aide de la tour de contrôle d'Orly, je piloterai sans difficulté l'appareil jusqu'à l'atterrissage.

Était-ce un vœu pieux ?

- Monsieur Martin prêt à faire le changement de cap dans 15 secondes ?
- Oui.
- Alors, quand je dirai « Top », vous couperez le pilote automatique et immédiatement après vous réglerez le cap au 260 en tournant le bouton dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre... Trois, deux, un, Top.

Julien fit les deux manœuvres prescrites. L'avion se pencha élégamment et commença à virer. Après une

dizaine de secondes, l'avion se redressa et le cadran COURSE situé à proximité des instruments qu'avait manœuvré Julien indiqua 260.

- Monsieur Martin, nous allons maintenant commencer la descente. Il suffit de tourner le bouton situé à droite dans cette même zone et d'indiquer l'altitude souhaitée. Dans quelques secondes, je vous demanderai de descendre à 5 000 pieds. Voyez-vous le bouton de commande de l'altitude ?
- Oui, mais ne faut-il pas réduire la poussée des réacteurs pour ne pas aller trop vite ?
- Ne vous inquiétez pas les moteurs ralentiront automatiquement pour conserver la même vitesse.

En effet, quand Julien régla l'altitude, les commandes des moteurs, deux gros leviers situés entre les deux sièges du poste de pilotage s'avancèrent tout seuls et l'on entendit le bruit des réacteurs diminuer. Puis quand la nouvelle altitude fut atteinte les leviers reprirent leur position.

La procédure de descente, téléguidée depuis le sol, se poursuivit pendant une quinzaine de minutes avec des virages en plusieurs étapes qui amenèrent l'appareil dans l'alignement de la piste principale d'Orly, orientée Est-Ouest, que l'avion allait aborder en venant de l'ouest. Ensuite, la manœuvre cruciale que Julien réussit après plusieurs essais fut de remettre le pilote automatique en le calant sur les balises radio de l'aéroport ce qui

enclencha le système d'atterrissage automatique. La sortie progressive des volets, qui permettent à l'avion de voler à vitesse réduite sans « décrocher » et celle du le train d'atterrissage étaient maintenant entièrement automatiques. Julien soupira d'aise : il croyait que son travail était terminé.

- Mais ce n'est pas fini, le prévint Paul Benoit. Dès que les roues auront touché la piste d'atterrissage, il n'y aura plus d'automatisme, vous devrez couper le pilote automatique et vous devrez reprendre les commandes. En effet, nous avons un fort vent de nord et la piste est orientée à peu près est-ouest. Du coup, l'avion avance légèrement de travers, en crabe si vous voulez. Quand les roues avant toucheront le sol, il vous faudra redresser l'avion pour qu'il ne parte pas trop à gauche et risque de quitter la piste d'atterrissage. Pour cela, vous utiliserez le joystick qui se trouve à votre gauche en l'inclinant très légèrement vers la droite. Ceci avant d'inverser la poussée des réacteurs et de freiner.
- Pour inverser la poussée des réacteurs, je sais, il faut pousser les leviers de commande des moteurs à fond vers l'avant. En revanche les freins ?
- Ce sont les deux palonniers, les pédales si vous voulez, devant vos pieds. Attention, il faut appuyer sur le haut des palonniers exactement avec la même force des deux côtés.
- D'accord, cela me paraît clair, je vois le joystick et les pédales de frein.

La piste semblait se précipiter vers l'avion. Julien, un peu tendu, avait la main droite sur les leviers de commande des moteurs, les pieds juste au-dessus des palonniers et la main gauche sur le joystick.

L'avion toucha la piste un peu brutalement, puis le nez de l'appareil s'inclina lentement jusqu'à ce que les roues avant touchent le sol.

Malheureusement, Julien avait incliné le joystick trop tôt. Quand les roues avant touchèrent le sol, elles étaient déjà tournées vers la droite et l'avion fit une embardée brutale. Julien corrigea instinctivement en inclinant le joystick vers la gauche, d'où une nouvelle embardée dans l'autre sens. Après quelques zigzags, Julien réussit à ramener l'avion dans l'axe de la piste, mais l'avion avait déjà parcouru près de la moitié de la piste d'atterrissage. Julien poussa les leviers de commande des moteurs vers l'avant et appuya ses pieds de toutes ses forces sur le haut des palonniers. L'avion s'immobilisa à quelques mètres de la fin de la piste...

- Maintenant, arrêtez immédiatement l'inversion de poussée en ramenant les commandes de moteurs au point neutre, là où il y a un repère 0. Puis vous enclencherez le frein de parking en tirant sur la poignée PARKING BRAKE qui se trouve à côté.
- C'est fait dit Julien, après quelques secondes.

- Nous allons venir à bord pour évacuer les deux pilotes et faire monter à bord un pilote qui conduira l'appareil à son point de stationnement. Dites à l'hôtesse de désarmer le toboggan de la porte avant gauche et d'attendre que l'on frappe à cette porte pour ouvrir.

Julien quitta le siège et se leva, les jambes un peu tremblantes. Il sortit du poste de pilotage et transmis le message concernant la porte de l'avion. Puis il s'empara du micro de l'hôtesse :

- Mesdames, Messieurs, veuillez rester assis, l'avion n'a pas atteint son point de parking ; nous sommes toujours sur la piste d'atterrissage. Des personnes vont monter à bord pour évacuer le commandant et le copilote qui sont toujours dans le coma. Puis un vrai pilote reprendra les commandes pour nous conduire au point d'arrivée. Asseyez-vous, Monsieur, par pitié ! Sit down immediately Sir!

Cette injonction était destinée à un passager qui, levé dès que l'appareil s'était immobilisé, continuait d'avancer vers l'avant de l'appareil et qui s'en retourna penaud vers son siège.

- Mesdames, Messieurs, désolé pour les zigzags à l'atterrissage, mais je reste fier de nous avoir amené à bon port, sans casse, alors que je n'avais pas piloté depuis près de 50 ans et qu'il s'agissait alors d'un petit

avion 4 places. Si je n'avais pas pris les commandes, l'avion aurait continué de voler vers le pôle nord et se serait écrasé au sol quand il n'y aurait plus eu de carburant.

Il y eut quelques timides applaudissements, puis une véritable ovation de la part des passagers, dont la plupart ne s'étaient pas complètement rendu compte du danger qu'ils avaient encouru.

Quelques secondes plus tard, les véhicules de secours et l'escalier mobile en place, on frappa à la porte avant et la cheffe de cabine l'ouvrit. Quatre brancardiers entrèrent dans l'avion et, en quelques instants, évacuèrent les deux pilotes dans une ambulance.

Un homme d'une cinquantaine d'années monta ensuite à bord. Il s'avança vers Julien qui se tenait toujours debout à l'avant de la cabine.

- Bonjour, je suis Paul Benoit. Je me suis précipité au pied de l'avion quand j'ai vu que vous aviez réussi à l'immobiliser. Permettez-moi de vous féliciter pour ce que vous avez fait. Je vous avoue que j'étais très loin d'être confiant quand j'ai compris que vous ne connaissiez pas l'avion...
- C'est surtout grâce à vous, répondit Julien. Vous m'avez « téléguidé » avec une très grande précision. Vous savez, je n'étais pas aussi néophyte que ça. A l'époque où les mesures de sécurité n'étaient pas

aussi drastiques, j'avais demandé plusieurs fois au cours d'un vol à saluer le commandant de bord et assisté à plusieurs atterrissages dans le poste de pilotage, y compris dans des A320.

- Alors, répondit en souriant Paul Benoit, vous souhaitez m'accompagner dans le poste et voir comment je vais amener l'avion à son point de stationnement.

La nouvelle d'un avion en perdition, qui devait se poser à Orly, avait fuité du fait du bavardage d'un contrôleur de la navigation aérienne qui en avait parlé à un ami lequel en avait parlé à un journaliste de l'AFP, qui émit aussitôt une dépêche au conditionnel. Cela suffit toutefois que tout ce que la presse comptait de télévisions d'information en continu et de journaux à la recherche du sensationnel se précipite à l'aéroport d'Orly et exige des autorités aéroportuaires des informations en temps réel. Avec réticence, les responsables de l'aéroport annoncèrent que les deux pilotes du vol Air France 7663 avaient fait un malaise, mais qu'un pilote se trouvait parmi les passagers et allait poser l'appareil.

Un autre contrôleur de la navigation aérienne, ayant fini son service, se trouva happé par la meute de journalistes : il finit par avouer que celui qui pilotait l'avion n'avait aucune expérience et que l'on craignait le pire. Cette nouvelle attira encore plus de journalistes.

Ainsi, au moment où Julien posait tant bien que mal l'appareil, une cinquantaine de caméras filmèrent ses zigzags périlleux depuis les terrasses de l'aéroport tandis que certains journalistes se renseignaient déjà pour savoir où les passagers allaient sortir...

Quand l'Airbus maintenant piloté par Paul Benoit s'arrêta devant la passerelle aéroportuaire, le trafic aérien reprit. En effet, pendant l'approche du vol piloté par Julien, tous les autres vols à l'arrivée avaient été priés de tourner en rond, loin de la trajectoire prévue pour le vol AF7663, tandis qu'aucun avion n'avait été autorisé à décoller.

Les premiers passagers qui sortirent dans l'aérogare, ceux qui n'avaient pas de bagage enregistré en soute, furent happés par les journalistes et ne se firent pas prier pour raconter leur odyssée avec force détails plus ou moins enjolivés...

Julien quitta l'avion bon dernier : il attendit que tous les autres passagers soient partis pour aller récupérer son imperméable et la petite valise qu'il avait prise pour ce court séjour dans le Sud. Il prit la passerelle, accompagné par Paul Benoit. Dans la salle d'arrivée l'attendait le responsable d'escale d'Air France qui lui serra chaleureusement la main et lui demanda son adresse, son téléphone et son mail afin qu'Air France puisse le remercier de manière concrète.

2. La gloire médiatique

Il lui proposa ensuite de sortir de l'aérogare par un couloir VIP discret qui lui permettrait d'échapper aux nombreux journalistes qui l'attendaient.

A sa grande surprise Julien refusa, arguant de la liberté de la presse.

Quand Julien franchit la porte de sortie de la salle des bagages, l'une des passagères du vol 7663, entourée de journalistes, s'écria en le montrant du doigt :

- C'est lui, notre sauveur !

Les journalistes abandonnèrent cette proie et se précipitèrent dans vers Julien, micros et caméras pointés dans sa direction. Tous en même temps :

- Monsieur Martin, une déclaration Avez-vous eu peur ? Avouez que vous aviez déjà piloté ! Pourquoi ces zigzags à l'atterrissage ? Comment vous... Racontez pourquoi... De quel droit... Quelle aide avez-vous... Quel est votre... De quel côté... Laissez-moi filmer ! Etc.



Julien, resté derrière la barrière à distance de la horde, souriait sans dire un mot. Au bout d'une minute, il cria :

- Silence !

Interloqués, les journalistes se turent progressivement. Dans un silence surprenant après la pagaille précédente, Julien dit alors avec une voix presque murmurée :

- Vous me faites penser à une horde de loups se disputant un malheureux agneau... Je suis prêt à répondre à vos questions pour peu que vous soyez capables de les poser une par une et que vous attendiez que j'aie répondu avant d'en poser une autre. Si vous ne pouvez pas vous mettre d'accord entre vous, je pourrais désigner au hasard celle ou celui qui posera une question.

- Oui, c'est peut-être la bonne solution répondit un journaliste. »

La plus étrange conférence de presse jamais tenue dans le hall d'une aérogare commença alors, Julien désignant tout à tour le ou la journaliste autorisé(e) à poser une question. Malgré cet ordre aléatoire, il s'établit spontanément une certaine logique dans les questions.

- Présentez-vous, Monsieur Martin.
- Je m'appelle Julien Martin, 63 ans, ingénieur informaticien en retraite.
- Votre situation de famille ?
- Cela ne vous regarde pas.
- Où habitez-vous ?
- Cela ne vous regarde pas.
- Voyagez-vous souvent en avion ?
- Lorsque j'étais en activité, j'ai eu de nombreux déplacements professionnels qui m'ont amené à prendre l'avion.
- Est-ce que ces voyages aériens vous ont donné une expérience du pilotage ?
- Pas vraiment, mais j'ai souvent demandé, il y a quelques années, à visiter le poste de pilotage, y compris dans ce modèle d'avion et j'ai pu assister à plusieurs atterrissages depuis le strapontin derrière les pilotes.
- Mais on ne peut pas visiter le poste de pilotage en vol. Comment est-ce possible ?

- C'était il y a plusieurs années, avant que les mesures de sécurité soient aussi strictes qu'aujourd'hui. Et j'avais une astuce pour me faire accepter par les pilotes.
- Quelle astuce ?
- Je disais à l'hôtesse ou au steward qu'un ancien de Saint Yan souhaitait saluer le commandant de bord.
- Saint Yan ?
- C'est un petit aéroport en Saône et Loire où se trouve l'École Nationale de l'Aviation Civile, l'ENAC, où sont formés les pilotes de ligne.
- Donc vous avez une formation de pilote de ligne !
- Eh non ! Je n'y ai passé que quelques jours avant de m'en faire exclure. A 19 ans, j'avais passé le concours de l'ENAC avec succès aux différentes étapes : visite médicale, épreuves écrites, épreuves orales et finalement stage de sélection en vol. Durant ce stage, après 12 heures de vol sur un petit monomoteur, les moniteurs ont décidé que je n'avais pas le potentiel d'un futur pilote de ligne et m'ont renvoyé chez moi...
- Mais vous avez dû être tenté de voler après cette première expérience ?
- Eh non ! La plupart de ceux qui échouaient au concours civil de l'ENAC, au niveau de la classe préparatoire Math Sup, passaient le concours militaire de l'École de l'Air, au niveau Math Spé, l'année suivante. Mais, j'avais une forte réticence vis à vis de monde militaire. Du coup j'ai complètement abandonné l'idée de devenir pilote.
- Pourquoi cette réticence vis à vis de l'armée ?

- A cette époque, à 16 ans, les jeunes hommes étaient convoqués pour les fameux trois jours, qui devaient permettre de vérifier les aptitudes physiques et intellectuelles des futurs appelés au service militaire. Après la visite médicale et quelques tests, on rencontrait un officier orienteur, qui devait écouter vos préférences et vous proposer une orientation pour le service militaire. J'avais dit à cet officier que l'arme : Terre, Air ou Marine, ne m'importait pas, mais que je ne souhaitais pas être affecté à un régiment parachutiste. Et devinez quelle était mon affectation reçue après ces trois jours ? Un régiment parachutiste.
- Mais vous n'avez vraiment jamais plus piloté ?
- Non, mais cela ne m'a pas empêché de rester un fan d'aéronautique.
- Mais cela ne vous qualifiait pas pour réussir à faire atterrir un avion de ligne comme vous venez de le faire ?
- Non, vous avez raison, même si j'ai observé les pilotes lorsque j'ai pu me glisser dans le poste de pilotage pendant tel ou tel vol, je n'aurais rien pu faire sans l'aide d'un vrai pilote de ligne, instructeur de surcroît, Monsieur Paul Benoit, avec qui j'ai été en liaison radio permanente quand j'ai pris les commandes de l'appareil et qui m'a véritablement téléguidé durant toute la procédure d'atterrissage.

Quelques journalistes s'éclipsèrent à ce moment et partirent à la recherche de Paul Benoit, en espérant

recueillir un autre point de vue sur l'exploit de Julien Martin. Comme ils ne le trouvèrent pas, ils revinrent au bout de quelques minutes. La plupart étaient restés près de Julien.

Les journalistes des chaînes d'information continue transmettaient en permanence l'interview à leur antenne respective, tandis que les reporters des chaînes généralistes commençaient in petto à préparer le sujet dont ils étaient sûrs maintenant qu'il ferait l'ouverture du journal télévisé de la soirée. Ceux de la presse écrite, de leur côté, réfléchissaient aux titres de la première page du lendemain, dont ils savaient qu'elle traiterait de cet événement.

- Monsieur Martin, quand vous êtes entré dans le poste de pilotage, que s'est-il passé ?
- J'ai d'abord vu les deux pilotes inconscients, dont l'un était allongé par terre et l'autre encore attaché sur son siège. À propos, l'une ou l'un d'entre vous a-t-elle, a-t-il des nouvelles de la santé de ces deux pilotes ?
- Ils ont été transportés à l'hôpital de Villeneuve Saint Georges et mon collègue sur place m'a envoyé un texto disant qu'ils étaient hors de danger après une grave intoxication alimentaire, répondit une journaliste d'une chaîne d'information continue. Merci de vous en préoccuper et aussi de vous rappeler que les journalistes ne sont pas tous de sexe masculin...

- Je vous en prie, sourit Julien. Je reprends : la radio de bord s'inquiétait que personne ne réponde. J'ai saisi le micro et ai appelé au secours.
- Et alors ?
- Au début c'est un peu laborieux et le contrôle aérien me dit de ne toucher à rien ! Puis, il me demande de changer de fréquence radio : c'est là que les choses se compliquent. Comment faire ? Et où se trouve le bouton pour changer la fréquence ? Je ne veux pas risquer de faire une bêtise qui stoppe le pilote automatique sans que je sache quoi faire... Enfin au bout d'un moment je tourne un bouton et, ouf, j'entends une autre voix qui me demande de répondre... C'est à ce moment que le commandant Paul Benoit commence à m'indiquer la procédure à suivre et les commandes à manipuler.
- Alors, quelle est cette procédure ?
- D'abord un virage pour me mettre parallèle à la piste d'atterrissage, descendre un peu, un nouveau virage en plusieurs phases pour me retrouver juste dans l'axe de la piste d'atterrissage, descendre encore, sortir les volets, sortir le train d'atterrissage, enclencher le système d'atterrissage automatique.
- Quoi, l'atterrissage est automatique ? Vous n'aviez rien à faire !
- Si ! tout ce que je vous ai décrit avant, c'est moi qui l'ai fait ! Seule la dernière manœuvre pour poser l'avion est automatique. Et dès que les roues touchent le sol, il n'y a plus d'automatisme et c'est moi qui ai stoppé l'avion en inversant la poussée des

réacteurs et en freinant avec mes pieds sur les palonniers ! Vous croyez que je n'ai rien fait ?

- Excusez-moi...

Julien ne voulait pas que son exploit soit minimisé à cause de tous les automatismes de l'appareil dont il avait bénéficié : en réalité, il n'avait fait que tourner quelques boutons et manœuvrer quelques leviers aux emplacements qui lui étaient indiqués, au moment où on le lui disait. La seule véritable action de pilotage qui lui avait été demandée était de redresser la course de l'avion une fois posé. Et il l'avait plutôt cafouillée avec ces embardées... Il espérait que la presse n'irait pas trop creuser les fonctionnalités de l'Airbus, ce qui pourrait ramener son sauvetage de l'avion et de ses passagers à des proportions beaucoup plus modestes.

- Monsieur Martin, avez-vous eu peur en prenant les commandes de l'avion ?
- Tout d'abord, le voisinage des deux pilotes inconscients était stressant. Ensuite le nombre de commandes, d'écrans et de cadrans sur le devant et au plafond m'a un peu déstabilisé. Enfin les messages inquiets du contrôle aérien dans les haut-parleurs du poste de pilotage n'étaient pas faits pour me détendre. Heureusement, j'ai pu rapidement comprendre comment communiquer avec le sol.
- Saviez-vous que sans pilote à bord, l'avion allait continuer de voler tout droit jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de carburant et qu'alors il s'écraserait au sol ?

- Bien sûr. C'est pour ça que j'ai pris les commandes.
- Que ressentez-vous maintenant ?
- Sans fausse modestie, je suis fier de ce que j'ai fait. Mais tout autre personne ayant des notions de pilotage aurait peut-être réussi à poser l'avion. Il se trouve que j'étais la seule personne à bord ayant ces notions.
- Que va-t-il se passer maintenant ?
- Eh bien, l'avion s'est posé à l'aéroport prévu, avec du retard, ce qui est fréquent. Les autres passagers ont retrouvé leurs bagages, éventuellement ceux qui les attendaient, sont maintenant repartis chez eux ou bien vont commencer leur séjour parisien. Quant à moi, je pense rentrer à mon domicile et me remettre de ces émotions.
- Où habitez-vous ?
- Cela ne vous regarde toujours pas.
- Mais si je souhaite vous contacter une autre fois ?
- Vous pensez que cela sera vraiment nécessaire ? Bon, euh... quelqu'un peut me donner une feuille de papier et un crayon, s'il vous plait.

Julien, ravi au fond que l'on puisse avoir envie de l'interroger à nouveau, nota sur cette feuille son nom et le numéro de son mobile.

- Faites circuler pour ceux qui pourraient envisager de me recontacter. D'autres questions ?
- Avez-vous eu des contacts avec le personnel de bord, hôtesse et stewards ? Vous ont-ils aidé ?

- Bien sûr. Ce sont eux qui ont fait une annonce demandant un pilote, puis qui m'ont expliqué quelle était la situation avant que j'entre dans le poste de pilotage. Ensuite, la cheffe de cabine est venue me demander si elle pouvait faire une annonce pour rassurer les passagers. Je lui ai tenu des propos rassurants, même si à ce moment je n'avais encore aucune certitude sur la suite des événements. Quand j'ai immobilisé l'avion sur la piste d'atterrissage, j'ai fait moi-même l'annonce aux passagers pour leur demander de rester assis jusqu'à l'évacuation des deux pilotes malades et la conduite de l'avion jusqu'à la passerelle de débarquement.
- Un passager m'a dit que vous aviez aussi fait une déclaration sur votre exploit et que vous aviez été ovationné...
- Oui, cela m'a fait chaud au cœur.
- Est-ce que vous vous rendez compte que vous avez sauvé de la mort plus de 120 personnes et réalisé quelque chose d'héroïque ?
- C'est gentil de dire ça mais n'exagérez pas... »

Julien déclara que l'interview était terminée et les journalistes commencèrent à se disperser.

Resté seul, Julien se dirigea vers le parking où il avait laissé sa voiture avant de partir pour Marseille. Chemin faisant il désactiva le mode avion de son mobile et celui-ci lui signala immédiatement plusieurs messages vocaux et une dizaine de textos. La plupart des messages vocaux

provenaient de journalistes qui lui proposaient de le rencontrer à nouveau pour approfondir certaines questions concernant son exploit. Le plus récent émanait de son fils :

- Papa, en écoutant la radio en rentrant chez moi, je suis tombé sur France Info, où tu étais interviewé. Alors, c'est bien vrai que tu as piloté un Airbus ? Bravo ! C'est la gloire ! Faudra que tu me racontes ça en détail. Bisous.

3. Les bonnes surprises

Parmi les textos, comme d'habitude deux ou trois publicités. Parmi ceux qui semblaient intéressants l'un provenait d'Air France : « Merci de nous recontacter au 09 69 39 02 25, pour que la compagnie Air France KLM vous remercie comme il se doit. » Un second texto provenait de la rédaction de France Télévisions et proposait de prendre un rendez-vous pour participer à un prochain journal télévisé. Un autre plus surprenant encore : « Le cabinet de la Présidence de la République vous remercie de contacter le 01 42 92 81 19 en vue d'un rendez-vous. »

Julien décida d'attendre avant de répondre à ces trois messages. Il voulait se préparer à différentes éventualités et savoir quoi répondre dans chaque cas. Il décida d'éteindre son téléphone mobile et rentra tranquillement chez lui. Comme 20 heures approchaient, il alluma la télévision pour regarder le journal télévisé de la 2.

- Bonsoir. Sauvetage dans les airs : c'est le principal titre de cette édition. Dans un avion qui faisait la liaison Marseille-Paris, le commandant de bord et le copilote ont subi tous les deux une grave intoxication alimentaire et ont perdu conscience. C'est un passager qui a pris les commandes de l'avion et a réussi à poser l'avion à Orly. Après les autres titres, la quasi-totalité de l'interview de Julien fut diffusée.

Julien admira le montage qui escamotait les images où il désignait la personne autorisée à poser une question et un certain flou pendant les questions qui laissait entendre que c'étaient des journalistes de la chaîne qui l'avaient interrogé.

Mais en même temps, il se sentait vraiment fier de sa prestation. Dans cette interview, il apparaissait tout à la fois conscient de l'exploit qu'il avait réalisé et modeste. Son attitude corporelle et sa voix étaient celle d'un homme sans prétention mais sûr de lui.

Quand le présentateur du journal télévisé passa à un autre sujet, il zappa sur une chaîne d'information continue. Déception : c'était l'heure de la météo. Toutefois un bandeau en bas de l'écran rappelait qu'un passager avait réussi à poser un avion en détresse à Orly. Dommage qu'ils ne mettent pas mon nom, pensa Julien, je serais devenu quelqu'un de célèbre d'un seul coup.

Il passa encore une bonne heure à rechercher sur les différentes chaînes de télévision son interview ou les commentaires des journalistes. Au moment où il éteignait la télévision, son téléphone fixe sonna : sur l'écran apparaissait le nom de son fils. Il prit la communication et bavarda un moment avec lui. À peine avait-il raccroché que le téléphone sonna de nouveau. C'était son ex, avec laquelle il était resté en bon termes, tout émoustillée par

la gloire de Julien. Il passera un autre agréable moment à parler avec elle.

Il se garda bien ensuite de rallumer son téléphone mobile de crainte d'être constamment dérangé par des journalistes. Il voulait maintenant préparer la manière de répondre aux trois sollicitations qui lui apparaissaient importantes : Air France, France Télévisions et la Présidence de la République. Sur une feuille de papier, il écrivit différents scénarios quant aux attentes de ces entités et, en face de chaque scénario, quelle devrait être son attitude et la réponse qu'il apporterait. Cet exercice le conduisit assez tard dans la nuit : il ne lui restait plus qu'à dormir.

Le lendemain matin, il attendit d'avoir pris sa douche et son petit déjeuner pour se connecter sur Internet et regarder les titres des journaux. Celui du Parisien lui fit très plaisir : « Un héros modeste. » Cependant le titre de Libé était moins valorisant pour Julien : « Sauvetage aérien : pas si difficile que ça. » Les craintes de Julien étaient fondées : il y avait tellement d'automatismes dans cet avion que, sauf en cas de panne, un gamin de sept ans pouvait le piloter. En une soirée, certains journalistes s'étaient aperçus.

Julien réfléchit alors que sa communication ne devait plus être centrée sur le pilotage de l'avion, mais bien sur le sang-froid dont il avait fait preuve en acceptant de prendre les commandes, en réussissant à communiquer avec le

contrôle aérien, tout au long de la procédure d'atterrissage.

Julien était obligé d'allumer son téléphone mobile pour retrouver les trois textos qui l'intéressaient. D'habitude quand il éteignait son téléphone il y avait tout au plus un appel en absence ou un message vocal. Cette fois, une demi-douzaine de nouveaux messages et autant de textos lui montrèrent que les journalistes ne l'avaient pas encore oublié. Il se dit qu'il devrait les rappeler un par un s'il tenait à garder sa notoriété fraîchement acquise. Mais auparavant, les trois messages prioritaires.

Il commença par appeler Air France, ce qui lui apparaissait comme le plus simple. Après quelques instants, on le mit en contact avec le directeur commercial de la compagnie aérienne. Celui-ci lui expliqua qu'il souhaitait organiser une petite cérémonie au cours de laquelle la compagnie manifesterait sa reconnaissance en offrant à Julien le droit de voyager gratuitement à vie sur tous les vols Air France KLM dans le monde entier en première classe ou en classe affaire selon le cas. Bien entendu, Julien donna son accord. La date de cette cérémonie fut fixée au lendemain à 15 heures, dans le salon d'honneur de l'aéroport de Roissy. Une voiture avec chauffeur viendrait chercher Julien à son domicile. Celui-ci n'osa pas poser la question, mais il espérait que la presse serait invitée : les remerciements d'Air France prouvant, si cela était encore nécessaire, l'importance de son exploit.

Son deuxième appel fut pour France Télévisions. On le mit en attente pendant près de cinq minutes et au moment où Julien, découragé, allait raccrocher, un interlocuteur qui se présenta comme le rédacteur en chef du journal de 20 heures de la 2, lui proposa de se rencontrer dans l'après-midi afin de préparer son intervention le soir même. Cette rapidité inquiéta quelque peu Julien qui n'avait aucune expérience en ce domaine. Il fut tenté de proposer un autre jour afin d'avoir le temps de préparer quelque peu son passage à la télévision. D'un autre côté, il se dit qu'il vaut mieux battre le fer tant qu'il est chaud. S'il voulait prétendre à une certaine forme de célébrité, intervenir dans l'un des journaux télévisés les plus regardées de France le lendemain de son exploit ne pouvait que l'aider. Il accepta donc de se présenter dans l'immeuble de France Télévisions à cinq heures de l'après-midi. Comprenant qu'il n'aurait pas le temps de rentrer chez lui entre cette préparation et le passage à l'antenne, il demanda conseil quant à la tenue la plus adéquate : costume avec ou sans cravate ou bien tenue décontractée. Le rédacteur en chef lui dit que le costume sans cravate était sans doute le meilleur compromis.

Donc, le troisième coup de fil c'était la Présidence de la République. « Est-ce que mon exploit a pu attirer l'attention du Président de la République ? » se demanda Julien. Pour avoir une réponse, le plus simple encore était de téléphoner. Quand il se présenta, la personne qui avait décroché lui dit qu'elle allait lui passer Monsieur le Directeur de Cabinet. Celui-ci l'informa que le président

envisageait de le décorer de la Légion d'Honneur. Si Monsieur Martin était d'accord, il devait en faire officiellement la demande, afin que celle-ci puisse être validée par les autorités compétentes. Un motard de la Garde Républicaine pouvait apporter à Monsieur Martin à son domicile les papiers à compléter et à signer. La cérémonie de décoration par Monsieur le Président de la République lui-même pourrait avoir lieu dans les tous prochains jours. Réfrénant son envie de pousser des cris de joie, Julien répondit qu'il était très honoré et qu'il acceptait.

Après ces trois conversations téléphoniques, Julien se mit à marcher en rond dans son salon tellement il était content. Être décoré de la Légion d'Honneur pour un petit ingénieur en informatique, c'était pas mal ! Passer sur le plateau du 20 heures comme une vedette de cinéma ou un politicien célèbre, c'était bien aussi. Quant à pouvoir voyager à l'œil aux quatre coins du monde, c'était la cerise sur le gâteau. « Est-ce que j'oserai leur demander de m'offrir aussi des séjours dans les hôtels partenaires du groupe ? »

En attendant le motard de la Présidence de la République, Julien ouvrit son agenda électronique et commença à rappeler les journalistes qui lui avaient laissé des messages ou des textos. Mais à peine eut-il accepté un premier rendez-vous avec un journaliste de la presse écrite que l'on sonna à la porte de son appartement. Il ne

lui fallut que quelques minutes pour remplir sa demande de Légion d'Honneur.

Malgré l'insistance de certains de ses interlocuteurs qui souhaitaient le rencontrer rapidement, il n'accepta qu'un rendez-vous par demi-journée, ce qui remplit son agenda pour les deux semaines suivantes pour des entretiens à la radio, à la télévision ou pour des interviews à paraître dans la presse quotidienne ou hebdomadaire. Zut se dit-il l'un de ces rendez-vous pourrait se télescoper avec la cérémonie de décoration. Ben, il suffira de le déplacer : si j'en explique la raison, le journaliste devrait comprendre.

Avec tout ça, la matinée était passée et il était déjà 12h30. Julien sentit la faim et se rappela alors que son frigo était vide. Il était trop tard pour aller faire des courses au supermarché voisin et se préparer à manger : il décida d'aller manger un morceau dans le bistrot voisin où il avait pris ses habitudes depuis qu'il vivait seul, quand il n'avait pas le courage de se faire à manger.

À peine était-il entré dans le bistrot, que le patron l'interpella : « Alors Monsieur Martin, il paraît que vous êtes devenu pilote de ligne ! » Julien répondit en souriant qu'il n'était pas du tout pilote de ligne mais qu'il avait seulement essayé de rendre service. « Pour votre peine, je vous offre l'apéritif. Que désirez-vous ? » Julien demanda un pastis puis il commanda le plat du jour et alla s'asseoir à sa place habituelle dans la terrasse couverte.

Julien sirotait son apéritif en attendant son repas lorsque l'un des consommateurs s'approcha pour lui demander si c'était bien lui qu'on avait vu à la télévision hier soir. « C'est bien possible » dit Julien en esquisant un sourire qu'il voulait modeste. L'homme tendit la main et, quand Julien leva la sienne, la lui secoua vigoureusement. Il se déclara fier de rencontrer le héros dont tout le monde parlait et, dans la foulée, il lui tendit une feuille de papier et un crayon en lui demandant un autographe. Julien trouva la demande un peu bizarre : c'est aux vedettes de la chanson ou de cinéma que l'on demande des autographes. Il se plia toutefois de bonne grâce à cette contrainte que lui valait sa toute nouvelle célébrité. Un peu méfiant, il n'apposa pas sa signature habituelle et improvisa une variante qu'il baptisa in petto « Ma signature Airbus. »

Une femme qui passait sur le trottoir devant la terrasse s'arrêta en dévisageant Julien quelques secondes, elle parut hésiter puis entra dans le bistrot et s'approcha de Julien : « Bonjour, vous êtes bien Monsieur Julien Martin ? Est-ce que je peux m'asseoir en face de vous ? » Sans même attendre la réponse de Julien, elle s'assit. Julien, un peu estomaqué, la regarda sans rien dire. Elle était habillée avec un tailleur élégant, paraissait une quarantaine d'années et était plutôt jolie. « Je n'y crois pas, dit-elle en souriant, je suis assise en face du héros qui a sauvé hier un avion et tous ses passagers. Vous savez, je prends souvent l'avion pour mon travail. J'aimerais bien qu'il y ait quelqu'un comme vous à bord en cas de problème... Oh, ajouta-t-elle après un silence et avec un sourire engageant,

voudriez-vous venir dîner chez moi ce soir ? » Julien gardait la bouche ouverte tellement il était surpris. C'était bien la première fois de sa vie qu'une femme le draguait aussi directement. Il marmonna quelque chose qui pouvait passer pour un assentiment. La femme sortit alors un papier et un crayon de son sac, écrivit son adresse et son téléphone, déposa le papier sur la table devant Julien, se leva puis se pencha pour lui déposer une bise sur la joue.

Julien examina le petit papier aux bords arrondis que l'inconnue avait déposé devant lui.

Line Dupuis

3^{-ème} gauche

2 bd Richard Lenoir

(11°)

(à côté du cinéma)

Code porte : A4589

Je vous attends à 20 h

Julien se sentait un peu ridicule d'avoir accepté cette invitation : le flirt, ce n'était plus de son âge. Il alluma son téléphone et rechercha sur un annuaire électronique le numéro de Line Dupuis pour lui laisser un message lui disant qu'il ne pouvait pas venir le soir puisqu'il passait au journal télévisé. Malheureusement elle était probablement en liste rouge et il ne trouva pas son numéro de téléphone. Entre-temps son plat avait refroidi et il se dépêcha de le terminer. Il commanda un café, le sirota tranquillement, régla l'addition et reprit le chemin de son appartement. Il n'avait pas fait dix mètres que deux adolescents l'abordèrent pour lui demander un autographe. Julien commençait à réaliser que le fait d'être devenu un héros « reconnaissable » à la suite de son interview d'hier soir entraînait quelques contraintes. Mais d'un autre côté tout cela était très flatteur.

4. A la télé

Comme l'heure de son rendez-vous approchait, Julien hésitait. Devait-il prendre un taxi bien aller jusqu'à l'immeuble de France Télévisions avec sa propre voiture ? Ce n'était pas facile de se garer dans ce quartier. Puis Julien se dit qu'il était devenu quelqu'un d'important, que l'immeuble disposait sans doute d'un parking souterrain et qu'il n'aurait qu'à s'annoncer pour qu'on lui en donne l'accès. En revanche son nouveau statut ne lui ferait pas éviter les embouteillages récurrents de la région parisienne. Il valait mieux prendre quelques minutes de marge. Après avoir ciré ses chaussures, il enfila une chemise propre, son plus beau costume et noua une cravate, malgré le conseil qu'il avait reçu de venir sans cravate. Ce serait plus facile de l'enlever que de la mettre si elle devenait nécessaire.

À cinq heures moins vingt, Julien engagea sa voiture jusqu'à la barrière d'entrée du parking de l'immeuble de France Télévisions. Il appuya sur le bouton de l'interphone et se présenta. Le gardien qui lui répondit n'accepta pas d'ouvrir la barrière : son nom ne figurait pas dans la liste des personnes autorisées. Julien insista en disant qu'il avait rendez-vous avec le rédacteur en chef du journal de la deux. Derrière lui, deux voitures s'étaient engagées et un coup de klaxon rageur ne tarda pas à manifester l'impatience de ces conducteurs. De guerre lasse, le

gardien lui ouvrit la barrière et lui dit d'un ton rogue d'aller se garer au troisième sous-sol.

Après s'être garé, Julien erra bon moment dans ce sous-sol avant de trouver un ascenseur. Il se présenta à l'accueil dans le hall d'entrée de l'immeuble. La réceptionniste lui dit qu'il ne figurait pas dans la liste des visiteurs et qu'il faisait probablement erreur. Julien s'en amusa en pensant que dans cet immeuble il n'était pas encore célèbre. Il insista toutefois en répétant qu'il avait bien rendez-vous avec le rédacteur en chef du journal télévisé de 20h de la deux. La réceptionniste consentit alors à essayer d'appeler la secrétaire de cet important personnage. Celle-ci non plus ne semblait pas au courant de la visite de Julien au point que celui-ci se demandait s'il n'avait pas rêvé la conversation téléphonique du matin. « Ce n'est pas grave, dit-il à la réceptionniste, au revoir Madame. » Il se dirigea vers l'ascenseur, un peu déçu : l'idée de passer à la télévision lui plaisait bien. Au moment où les portes de l'ascenseur s'ouvraient, la réceptionniste le héla : « Monsieur Martin, attendez s'il vous plaît. »

Prise d'un doute, la secrétaire était allée interroger son patron, qui lui rappela qu'à sa demande, elle avait demandé que l'on envoie une voiture chercher Julien Martin à son domicile. « Mais ce monsieur est venu tout seul et je n'ai pas fait le rapprochement » tenta-t-elle d'argumenter. Le rédacteur en chef la regarda sans mot dire. Elle se précipita dans son bureau et rappela la

réceptionniste pour lui dire qu'elle arrivait chercher Monsieur Martin.

Julien s'était retourné et attendait. Il y vit sortir la secrétaire d'un ascenseur qui se précipita vers lui en se confondant en excuses. Elle l'accompagna dans le bureau du rédacteur en chef. Celui-ci se leva, serra la main de Julien en lui expliquant les causes de ce malentendu.

Il lui expliqua ensuite comment il voyait l'intervention de Julien au journal télévisé du soir. Après les titres et un ou deux autres sujets, la présentatrice demanderait à Julien de raconter brièvement son aventure. Brièvement signifiant quatre à cinq minutes. « Pourriez-vous préparer ce résumé d'ici un moment pour que nous puissions vérifier ensemble sa durée ? » Julien acquiesça. « Ensuite, la présentatrice nous posera la question suivante : 24 heures après votre exploit, comment vous sentez-vous Monsieur Martin ? À cette question, vous répondrez en une minute. Cela vous convient-il ? »

Julien acquiesça : « Parfaitement. Je voulais vous poser une question : est-ce que... »

À ce moment précis le téléphone de Julien sonna. « Oh ! Désolé. J'ai oublié d'éteindre mon téléphone. » Julien bascula le téléphone en mode silencieux et le remit dans sa poche. « Excusez-moi encore. Je voulais vous demander, au cas où il n'y aurait pas d'autres invités ce soir, si je pouvais rester dans le studio après mon intervention : je suis

curieux de voir comment se déroule le journal télévisé. » Le rédacteur en chef lui répondit qu'il n'y voyait aucun inconvénient. Puis il accompagna Julien dans un petit bureau vide situé à quelques mètres du sien et l'invita à préparer son résumé et la réponse à la question qui lui sera posé. Il lui précisa qu'à 19h30, il devrait subir une séance de maquillage, afin d'éviter que sa peau ne luise sous l'éclairage du studio.

Julien s'empara du stylo et du bloc-notes qui se trouvaient sur le bureau et commença à rédiger, tout en se rappelant qu'il devait la jouer « modeste et plein de sang-froid. » En moins de 10 minutes, son texte fut prêt et il se dirigea vers le bureau du rédacteur en chef. La secrétaire le pria de patienter car il était en conférence de rédaction avec l'ensemble des journalistes qui avaient préparé les différents sujets de l'édition du soir. En attendant, elle lui demanda s'il désirait une boisson chaude ou un rafraîchissement. Julien pensa qu'il aurait plaisir à se doper avec un café ou une boisson alcoolisée, car il ne se sentait pas très sûr de lui. Mais prudemment, il demanda un verre d'eau. Pour le faire patienter, la secrétaire lui imprima la liste, encore provisoire, des différents sujets qui seraient abordés au cours du journal télévisé. Julien s'aperçut qu'il interviendrait en second, après un sujet sur les dernières déclarations du Président de la République. Il nota également qu'il était prévu un sujet sur le Bitcoin, cette monnaie virtuelle « libre » qui donne bien des soucis à tous les gouvernements et aux banques centrales. Or, quelques jours auparavant, Julien avait ouvert un compte

sur la plate-forme Bitcoin pour mieux en comprendre le fonctionnement.

Julien se plongea dans ces notes avec l'intention de les apprendre par cœur. En effet, il n'imaginait pas lire un papier devant la caméra ! Quelques minutes plus tard, plusieurs personnes sortirent du bureau du rédacteur en chef. Les journalistes semblaient pressés. Ils saluèrent toutefois Julien en passant devant lui.

De nouveau en face du rédacteur en chef, Julien récita son texte en prenant soin de bien articuler et de ne pas avoir un débit trop rapide. « Quatre minutes 30 pour le résumé et une minute 45 pour la réponse à la question. Une parfaite élocution. Voilà qui est excellent. » Il n'y eu pas d'autres commentaires au grand dam de Julien, qui aurait aimé un encouragement ou une éventuelle remarque sur le fond.



A 20h05, après le sujet sur la déclaration du Président de la République, ce fut donc le tour de Julien. La présentatrice lui demanda donc de raconter son aventure. Mises à part quelques hésitations, Julien réussit à présenter le résumé de son exploit avec l'air modeste mais en même temps sûr de lui qu'il avait adopté depuis la veille. A la question de la présentatrice, il répondit qu'il se sentait surtout soulagé d'avoir mené l'avion à bon port, non seulement pour lui-même, mais surtout pour les 120 autres passagers. Si c'était à refaire, bien sûr, il recommencerait même si la dose de stress avait été exceptionnelle.

La présentatrice lança le sujet sur le Bitcoin. Lorsque le reportage pris fin, Julien demanda à haute voix s'il pouvait ajouter un commentaire. La présentatrice, un peu interloquée, accepta après quelques secondes de silence.

Julien : « La tonalité de ce reportage est vraiment anxiogène : on n'y insiste que sur les dangers que représente cette monnaie virtuelle. S'il ne faut pas nier ses dangers, on doit aussi prendre en compte les opportunités que représente cette nouveauté financière : donner à chaque individu de la planète la liberté d'échanges commerciaux et monétaires sans contrainte. Monsieur Tout-le-monde obtient les mêmes possibilités que les grandes multinationales qui nous régissent aujourd'hui. »

Dès que Julien se tût, la présentatrice se dépêcha de lancer le sujet suivant, en oubliant même d'annoncer quels étaient les journalistes qui l'avaient réalisé. Le rédacteur en chef se précipita dans le studio et demanda à Julien de sortir : ça n'était pas prévu, on ne lui avait pas demandé de commenter l'actualité ! Si Julien s'excusa longuement, il n'était pas mécontent de son intervention : au-delà de son personnage de sauveur d'avion, il pensait avoir commencé à se forger une image de quelqu'un capable de réfléchir sur des sujets de société.

Salué un peu froidement par le rédacteur en chef, Julien regagna sa voiture et repartit vers son domicile. Sur le trajet il s'arrêta dans une boulangerie pour s'acheter deux sandwiches, car il n'avait pas encore eu le temps de faire les courses. Arrivé chez lui, il décida de ne pas allumer son téléphone mobile pour passer une soirée tranquille.

Il était près de 21 h. Or le journal télévisé de la 2 était rediffusé sur TV5Monde à peu près à cette heure. Julien

décida de le regarder pour voir quelle impression il avait donné. Il fut déçu par les hésitations qui avaient émaillé son intervention. Cependant, son commentaire sur le Bitcoin lui apparut très réussi. Comme il éteignait la télévision, quelqu'un sonna à sa porte. Par le judas il vit une femme qui lui rappela vaguement quelqu'un. Il ouvrit la porte : « Mais... Euh... Madame Dupuis ? Comment avez-vous eu mon adresse ? Je ne l'ai donnée à personne. » Line Dupuis sourit chaleureusement : « J'ai compris que mon invitation vous avait paru un peu brutale. Du coup je vous ai suivi quand vous êtes sortis du café. À 20 heures je vous attendais et j'avais allumé la télévision. Quand je vous ai vu, j'ai compris que vous ne pourriez pas venir chez moi ce soir. Alors me voilà. »

Julien en resta bouche bée pendant quelques secondes puis il s'écarta pour laisser entrer sa visiteuse. En même temps il réfléchissait : cette femme était fort séduisante, son insistance était flatteuse. Mais était-il sûr que ce soit son charme télégénique qui la motive ? N'y avait-il pas un piège derrière tout cela ? Il décida de faire une réponse dilatoire. « Madame Dupuis, je serais très flattée d'accepter votre invitation à dîner, mais vous comprendrez que je suis encore un peu perturbé par toute cette affaire. Aussi, je vais vous demander d'inscrire votre numéro de téléphone sur la carte que vous m'aviez donné ce midi. Je me permettrai de vous appeler pour convenir d'une soirée lorsque tout cela sera plus calme. » Julien ramassa la carte qui se trouvait sur la tablette de l'entrée, sortit un stylo de sa poche et tendit le tout à Line Dupuis.

Celle-ci sourit sans un mot, s'inclina légèrement, griffonna son numéro de téléphone sur la carte, la rendit à Julien, se retourna vers la porte d'entrée, sembla se raviser, s'approcha de Julien, déposa un baiser sur ses lèvres et sortit rapidement.

À nouveau complètement interloqué, Julien remarqua après quelques secondes qu'elle était partie avec son stylo, un stylo à bille Mont-Blanc auquel il tenait beaucoup. Était-elle kleptomane ? Ou bien, était-ce un moyen de l'obliger à la recontacter s'il voulait récupérer son stylo ? Dans ce cas, elle avait réussi... À moins qu'il ne l'appelle juste pour qu'elle lui ramène ce stylo... Julien décida de remettre la décision à plus tard.

5. Un monsieur je sais tout

Le lendemain matin, Julien se rendit en métro dans les locaux du journal Le Parisien. Cette fois la réceptionniste était prévenue et appela la journaliste avec laquelle Julien avait convenu d'un rendez-vous. Elle l'accompagna dans une petite salle de réunion, lui proposa un café que Julien accepta et lui tendit l'édition du jour pour le faire patienter pendant qu'elle allait préparer le café, que la journaliste aller lui apporter.

Le titre de la une était : « Réchauffement climatique, ça va mal ! » Quand la journaliste revint avec deux cafés, Julien l'interpella en lui montrant le journal : « Pourquoi ce titre anxiogène ? Je ne suis pas de tout d'accord ! Je ne nie pas le réchauffement climatique, encore que l'évolution des températures dans certaines régions de la terre ne montre pas des évolutions aussi brutales que ce que l'on dit. Quant à l'influence des émissions de gaz à effet de serre par l'homme, elle devrait être mise en perspective avec les cycles de refroidissement et de réchauffement qu'a connus la terre au cours des siècles et des millénaires. Vous souvenez-vous de l'ancien monsieur météo de la 2, Philippe Verdier, et de son livre Climat Investigation qui lui a valu d'être licencié de la chaîne ? Il ne niait pas la réalité du réchauffement climatique, mais il s'insurgeait contre le traitement de l'information à ce sujet : scénarios catastrophes repris sans la moindre analyse critique, culpabilisation des personnes qui osent circuler en voiture

ou prendre l'avion, etc. etc. Il voyait même dans le cas de la France des conséquences favorables au réchauffement climatique... »

La journaliste avait écouté attentivement le discours de Julien. Comme elle était également chargée des sujets sur l'environnement dans le journal, elle alluma un petit magnétophone numérique et demanda à Julien de développer ses analyses. Relancé habilement plusieurs fois, Julien développa le thème pendant trois quarts d'heure.

Ensuite la journaliste, qui avait cherché un sujet qui n'aurait pas encore été traité par les médias à propos de l'exploit de Julien, lui demanda s'il n'avait pas eu l'impression de prendre une revanche sur ceux qui l'avait écarté lorsqu'il voulait devenir pilote de ligne.

- Pas du tout ! s'exclama Julien. Je me suis rendu compte plus tard que le travail de pilote de ligne n'avait pas grand-chose d'intéressant. A part le décollage et l'atterrissage, qui demandent quelques minutes d'attention, il n'y a rien à faire dans le cockpit sans même avoir le droit de lire un bouquin pour passer le temps. Au début, on est tout émoustillé de passer de longs moments avec de jolies hôtesses de l'air au cours des escales. Puis on en épouse une. Quelques années plus tard on divorce et on en épouse une seconde. Du coup, la moitié de la paye, très confortable, je le reconnais, sert à payer la pension alimentaire de la

première épouse... Au lieu de ça, mon métier d'ingénieur informaticien m'a permis d'être au cœur de toutes les mutations technologiques de ces dernières années et d'avoir un travail passionnant. Non, tout bien réfléchi, je devrais plutôt remercier les moniteurs de St Yan de m'avoir viré !

La journaliste voyait déjà la teneur des deux articles qu'elle pourrait écrire à la suite de sa conversation avec Julien. Ils ne feraient certes pas la une du journal du lendemain mais figureraient dans les premières pages. Quand elle expliqua ceci à Julien, celui-ci fut enchanté. Son nom allait apparaître deux fois dans un journal largement diffusé.

6. Les frustrations commencent

Comme la matinée n'était pas tout à fait terminée, Julien s'arrêta au supermarché avant de rentrer chez lui afin de regarnir son frigo. Après un déjeuner léger, il commença à se préparer pour la cérémonie au siège d'Air France à Roissy, dans l'enceinte de l'aéroport.

A deux heures et quart on sonna à la porte. Une jeune femme le salua et se présenta comme l'une des assistantes du directeur commercial de la compagnie. Ils montèrent dans une luxueuse voiture qui les emmena vers Roissy. Un peu saturé de questions, Julien ne répondit que par monosyllabes aux questions que lui posait sa voisine dans la voiture. Il s'efforça tout de même de rester souriant afin de faire bonne impression.

Comme il avait mis le même costume que la veille au soir, il se surprit à penser que si la cérémonie de décoration de la Légion d'Honneur avec lieu rapidement, il aurait un costume froissé, sauf à trouver une bonne âme qui accepterait de le lui repasser. Son ex ou bien Line Dupuis ?

Arrivé dans les locaux d'Air France, Julien aperçu quelques journalistes qui attendaient dans le hall d'entrée. Un peu déçu qu'il n'y ait pas plus de monde, Julien suivit la jeune femme dans un grand salon et lui proposa de s'asseoir cinq minutes sur un fauteuil de l'estrade en attendant que viennent les personnalités prévues pour la cérémonie.

Quelques minutes après, trois personnes entrèrent dans la salle en vinrent chaleureusement serrer la main de Julien. Puis les portes du fond de la salle furent ouvertes et une cinquantaine de personnes y pénétrèrent. Julien compta cinq caméras, une dizaine d'appareils photo et entre-aperçu quelques magnétophones. Au maximum une vingtaine de journalistes pensa-t-il. C'était beaucoup moins que l'avant-veille à Orly. Enfin, c'était mieux que rien...

Le directeur commercial d'Air France fit un discours de remerciement assez convenu en commençant bien entendu par le sauvetage de 120 personnes grâce à Julien, mais en insistant aussi sur le rôle du commandant Paul Benoit, dont l'action avait été déterminante pour amener l'avion à bon port.

Dans sa réponse, Julien n'oublia pas de citer Paul Benoit, n'hésita pas à évoquer les nombreux automatismes de l'avion, mais il mentionna également la complexité du tableau de bord, ses difficultés pour trouver la bonne commande, son stress entre le moment où il était entré dans le poste de pilotage et l'arrêt de l'avion en bout de piste. Pour terminer, il suggéra à Air France que lorsque le commandant de bord et le copilote déjeunaient ensemble avant un vol, il leur soit interdit de commander le même plat ! Ce conseil provoqua un éclat de rire général.

Julien reçut avec grand plaisir la carte qui faisait de lui un voyageur plus que privilégié sur toutes les lignes du groupe Air France KLM. Sans qu'il eût à le demander,

comme il l'avait envisagé un moment, on l'informa que cette carte lui offrait également des réductions dans les hôtels partenaires du groupe...

Comme Julien s'apprêtait à répondre à de nouvelles questions des journalistes, le directeur commercial remercia les personnes présentes : la cérémonie était terminée au grand dam de Julien qui voyait ainsi perdue une nouvelle occasion de briller devant la presse.

Rentré chez lui, il alluma son téléphone pour voir s'il y avait de nouveaux messages intéressants. Rien ! Ni nouveau texto, ni nouveau message vocal. Le souffle de sa célébrité était déjà en train de retomber, à peine trois jours après son exploit. Que faire pour entretenir son image de héros national ?

Les jours suivants, pour lesquels Julien avait calé des rendez-vous avec des journalistes, amenèrent de nouvelles déceptions : plus de la moitié des journalistes annulèrent le rendez-vous avec Julien : d'autres sujets d'actualité avaient remplacé son exploit. Julien eut beau dire qu'il était prêt à être interrogé sur tout autre sujet, comme il l'avait fait pour le journal Le Parisien il y a quelques jours, ses interlocuteurs ne le voyaient pas comme un expert de tous les sujets d'actualité.

Il réussit toutefois à développer son point de vue sur la montée des populismes en Europe avec un journaliste du Figaro. Mais ce point de vue parut trop extrémiste à la

rédaction de ce journal et il ne fut pas mentionné dans l'édition suivante, tandis que la demi-heure d'entretien sur l'atterrissage de l'Airbus se trouva réduite à un entrefilet dans une page intérieure.

Les rendez-vous qui avaient été maintenus, journaux, radio et télévision n'eurent pas un grand retentissement : Julien peinait à trouver un nouvel éclairage pour raconter son aventure : tout semblait avoir été dit lors de la fameuse conférence de presse à Orly. La plupart de ces interviews ne furent même pas publiées ou diffusées.

Julien s'en retournait tristement dans l'anonymat. Son téléphone pouvait rester allumé, il n'y avait pas d'autres appels ou d'autres messages que ceux de ses proches ou bien des publicités.

Trois semaines après son exploit Julien reçut un texto de Line Dupuis lui rappelant son invitation à dîner. Tant pour comprendre ce que lui voulait cette femme que pour récupérer son stylo à bille, il répondit qu'il pouvait venir le soir même.

Vêtu d'un pantalon de velours et d'une veste en lin, ce qu'il estimait être à la fois chic et décontracté, Julien se présenta à 8 heures devant un bel immeuble haussmannien qui faisait un angle sur la place de la Bastille, saisit le code qui lui avait été indiqué et monta au troisième étage par un ascenseur ultramoderne qui jurait dans une cage

d'escalier à l'ancienne. Line vint lui ouvrir dans une robe de couleur bordeaux très élégante et l'invita à entrer...

Jamais Julien ne raconta à personne ce qui s'était passé au cours de cette soirée. Jamais non plus il ne récupérera son beau stylo à bille. Six mois plus tard, alors que son fils était venu lui rendre visite, les deux hommes discutaient littérature et Julien tendit à son fils le livre qu'il était en train de lire. Le marque-pages en était le carton d'invitation de Line Dupuis. Quand son fils lut ce qui était marqué sur ce marque-pages, il lui demanda qui était cette personne. Julien rougit, lui arracha le carton d'invitation des mains et marmonna qu'il ne l'avait jamais vue. Le souvenir devait être bien cuisant pour que Julien mente ainsi.

7. La légion d'honneur en vitesse

Mais bien auparavant, une quinzaine de jours après son exploit, Julien avait connu une nouvelle émotion. Il avait été fait Chevalier de la Légion d'Honneur par le Président de la République dans le palais de l'Élysée.

Conduit depuis chez lui dans une luxueuse limousine, précédée par deux motards, Julien arriva dans la cour de l'Élysée où il fut emmené dans le salon Napoléon III. Plusieurs ministres étaient présents car le conseil des ministres s'était tenu peu avant la cérémonie. Julien ne remarqua qu'une seule caméra : probablement celle du service de presse de l'Élysée. Aucun journaliste n'avait donc été invité au grand dam de notre héros.

Après un bref discours pour rappeler l'exploit de Julien, le Président de la République accrocha à son revers la décoration, l'étreignit brièvement, l'invita à se rafraîchir en désignant une table au fond du salon derrière laquelle attendaient plusieurs serveurs, lui serra la main et s'éclipsa.

Parmi les personnes qui avaient assisté à la cérémonie de décoration, plusieurs ministres s'approchèrent de Julien et échangèrent quelques mots avec lui, avant de disparaître à leur tour. Resté pratiquement seul, Julien demanda à un maître d'hôtel s'il avait été prévu un véhicule pour le ramener à son domicile. Après plusieurs minutes, le maître d'hôtel revint et lui dit qu'un taxi arriverait dans quelques

instants devant la porte du palais de l'Élysée et que le montant de la course serait pris en charge par la Présidence.

Julien était vraiment déçu : cette cérémonie, dont il avait pensé qu'elle serait son heure de gloire, devant la presse et donc devant la France entière, lui apparaissait maintenant avoir été presque bâclée. Pire encore, rentré chez lui en zappant entre les différents journaux télévisés du soir et en parcourant les chaînes d'information en continu, personne ne mentionna la cérémonie de décoration.

8. L'ultime frustration

Quelques jours plus tard, Julien regarda à la télévision un magazine d'actualité traitant d'une nouvelle action entreprise par des opposants à un projet d'aménagement. La teneur de ce reportage peut être résumée ainsi :

Le département de la Lozère est le moins peuplé de France, il ne compte que 77 000 habitants. Les principaux employeurs y sont les maisons de retraite et les centres pour handicapés. Depuis longtemps les responsables politiques locaux souhaitent développer le tourisme. Une année auparavant, un promoteur a proposé la création d'un complexe touristique : un grand parc de loisirs avec des piscines, de nombreuses attractions et plusieurs hôtels.

Ce complexe touristique devait être implanté sur le plateau de l'Aubrac, que la Lozère partage avec l'Aveyron, plateau célèbre par son climat rigoureux et ses fameux burons.

Un buron est une construction composée de 3 pièces : au rez-de-chaussée la pièce principale où l'on retrouvait les outils pour la fabrication du fromage et un semblant de cuisine (table et bancs), à l'étage le grenier où les hommes dormaient et entreposaient des réserves de foin pour les vaches, et enfin la cave toujours située au nord et en partie

enterrée où les fromages étaient stockés et affinés. Proche du buron, est souvent édifiée une porcherie, le petit lait obtenu lors de la fabrication du fromage servant de nourriture aux cochons.



Les élus locaux étaient enthousiastes. Cependant, dès que le projet fut connu, des « zadistes » s'emparèrent de l'affaire. Une ZAD, zone à défendre, fédère une population hétéroclite, qui vient s'installer à l'endroit où est prévu le projet pour le bloquer : écologistes baba cool non-violents, écologistes extrémistes, anarchistes en quête d'action plus ou moins violente et enfin certains personnages sans orientation politique rêvant

seulement d'en découdre avec les forces de l'ordre. Ce camping sauvage attire bien entendu la presse, la communication des zadistes étant assurée par les écologistes baba cool. De ce fait, les zadistes se créent une image plutôt positive dans l'opinion publique. En cas d'intervention des forces de l'ordre, la violence est le fait de zadistes extrémistes, mais aux yeux du public ce sont les policiers et les gendarmes qui ont fait preuve de violence !

Depuis plusieurs mois, le projet de complexe touristique de l'Aubrac était donc bloqué.

Dès le lendemain, fort de de lui avoir serré la main dans la Palais de l'Élysée au cours de la cérémonie de remise de la Légion d'Honneur, Julien avait demandé à être reçu par le Ministre de l'Intérieur et s'était vu proposer un rendez-vous en début d'après-midi.

« Monsieur le Ministre, j'ai lu dans la presse hier que vous hésitez à évacuer les zadistes de l'Aubrac. L'article précisait bien les dangers liés à la présence d'extrémistes violents. En y réfléchissant, il m'est venu une idée. Plutôt que de tenter de déloger les occupants, pourquoi ne pourrait-on pas faire le siège de la ZAD, en contrôlant les sorties et en empêchant les retours au prétexte que ces zadistes sont en infraction ? Pour éviter qu'ils ne préviennent les autres occupants leurs téléphones leur seraient

confisqués. Petit à petit, la ZAD se viderait et il deviendrait plus facile de déloger les derniers occupants. »

Le ministre était interloqué : ce Julien Martin venait lui prodiguer des conseils ! Il se croyait tout permis ! Il réfléchit et voulut trouver la faille dans le raisonnement de Julien.

- Mais comment peut-on concrètement mettre en place ce siège ?

- En prévoyant une seule sortie et en déployant tout autour du reste de la zone des barrières Vauban, celles qui servent à canaliser la foule dans les grandes manifestations publiques. Des détecteurs de mouvements et des caméras judicieusement placés, invisibles depuis la zone, permettraient de photographier ceux qui souhaiteraient sortir discrètement en enjambant les barrières, afin de les empêcher de rentrer plus tard.

Après quelques instants de réflexion, le ministre demanda à Julien de développer cette idée devant certains membres de son cabinet et quelques haut-gradés de la police et de la gendarmerie.

Cette réunion se poursuivit fort tard, mais à 11 heures du soir le « Plan Martin » pour l'évacuation des ZAD avait pris forme. Julien mourrait d'envie de contacter un journaliste

pour se vanter de ce nouveau succès comme conseiller du gouvernement ! Malheureusement, il avait dû promettre à la fin de la réunion la plus stricte confidentialité, d'autant plus que les participants à la réunion envisageaient d'appliquer simultanément la même méthode à 2 autres ZAD de moindre importance.

Quelques jours plus tard, trois plans Martin étaient déployés autour des ZAD concernées. Pour les deux petites ZAD, tout se passa à merveille et en quelques jours elles furent abandonnées par les contestataires.

Pour la ZAD de l'Aubrac, les choses furent un peu plus compliquées. Après trois jours, les zadistes encore présents sur le site, ne voyant pas revenir leurs compagnons, avaient compris ce qui se passait. Ils décidèrent alors d'aller attaquer les forces de l'ordre. Les gendarmes étant rassemblés devant la sortie, les zadistes voulaient les prendre à revers par surprise. Ils sautèrent les barrières à environ 1 km de la sortie et se dirigèrent vers les gendarmes. Grâce aux caméras, les forces de l'ordre étaient prévenues du mouvement et se mirent en position de défense. Depuis la veille, les télévisions d'information continue et les grandes chaînes nationales avaient été invitées sur le site. Elles pourraient attester qu'il s'agissait bien d'une attaque des contestataires, alors que les forces de l'ordre n'avaient pas tenté de pénétrer dans la zone. Malgré leurs jets de pierres et de cocktails Molotov, les zadistes furent rapidement encerclés dans un épais nuage de gaz lacrymogène. Une cinquantaine

d'attaquants furent menottés sans trop de violence, sous l'objectif des caméras de télévision ! Dans la zone, il ne restait qu'une vingtaine d'écologistes non-violents. Le préfet de la Lozère accompagné de trois gendarmes se rendit auprès d'eux. Il leur montra les vidéos de l'échec de leurs compagnons, leur expliqua que les zadistes auraient dorénavant une beaucoup moins bonne image dans le public et qu'il serait plus sage de rentrer chez soi volontairement sans faire l'objet de poursuites judiciaires...

Tout au long de cette journée, Julien était resté scotché devant son poste de télévision sur une chaîne d'information continue, en espérant que justice lui soit rendue, c'est-à-dire qu'un responsable mentionne le « plan Martin ». En vain !

Comment faire savoir au public que c'était lui, Julien Martin, le concepteur de cette stratégie couronnée de succès ? Julien avait bien compris que le ministre de l'Intérieur n'avait aucune sympathie pour lui et qu'il ne reconnaîtrait pas publiquement que cette opération résultait d'une suggestion de Julien Martin.

Julien décida donc de téléphoner à plusieurs des journalistes qui l'avaient contacté juste après son exploit. Certains d'entre eux ne prirent même pas son appel. La plupart écourtèrent la conversation en disant que le sujet n'était pas très intéressant. Un seul journaliste de la presse

écrite écouta les explications de Julien jusqu'au bout et lui dit qu'il allait voir ce qu'il pouvait en tirer.

Dès le lendemain matin, Julien se précipita pour acheter le quotidien dans lequel travaillait ce journaliste : rien. Le surlendemain, en pages intérieures, un article était intitulé : « Un héros mégalomane. » Le journaliste avait contacté le ministère de l'Intérieur : la visite de Julien au ministre avait été réduite à un discours confus et la conception du plan d'évacuation de la ZAD relevait uniquement des services du ministère.

Ce cinglant démenti fit comprendre à Julien que l'effervescence médiatique qui avait suivi son exploit était complètement retombée et qu'il ferait mieux de retourner dans l'anonymat.

Ce qu'il fit...